

De Paris : notes critiques From Paris: Critical notes

Jean-Baptiste Barrière

Volume 4, numéro 1-2, 1993

Électroacoustique-Québec : l'essor

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/902064ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/902064ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

1183-1693 (imprimé)

1488-9692 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barrière, J.-B. (1993). De Paris : notes critiques. *Circuit*, 4(1-2), 47–50.
<https://doi.org/10.7202/902064ar>

Résumé de l'article

L'ICMC s'est tenue à l'université McGill à Montréal en octobre 1991. Les deux textes réunis ici, l'un émanant d'un compositeur de l'IRCAM, l'autre d'un défenseur des orientations actuelles de la musique américaine, présentent deux points de vue radicalement opposés sur cet événement. Le premier auteur n'y voit qu'amateurisme et utilisation stérile de la technologie, le second, ouverture d'esprit et possibilité de choix.

International Computer Music Conference (Montréal 1991)

De Paris : notes critiques
Jean-Baptiste Barrière

Mes expériences de lecture de la critique m'ont amené à penser qu'on ne doit pas parler de ce qu'on n'aime pas, mais de ce qu'on croit devoir défendre: écrire pour et non pas contre quelque chose. Aussi suis-je aujourd'hui bien embarrassé d'avoir promis, dans un moment d'optimisme parfaitement déplacé, de rédiger un article sur les concerts de l'ICMC (l'International Computer Music Conference, qui s'est tenue à l'université McGill du 16 au 21 octobre 1991): il n'y a en effet rien de ces quinze laborieux concerts qui nous ont été infligés que je puisse en toute conscience défendre sincèrement et complètement...

Quelle est donc la faute collective dont nous avons été coupables pour avoir apparemment mérité une telle punition? Telle me semble, dans le désespoir profond et durable qui s'empare de moi à la simple évocation des dizaines d'heures moroses passées à écouter ce gâchis, la seule question encore sensée.

Je ne saurais abuser de la patience du lecteur par une litanie de descriptions qui seraient autant de jeux de massacre: cela s'avérerait trop facile et vain. De plus, je n'ai aucune envie et je ne me sens pas le droit de faire du spectacle en démolissant telle ou telle pièce et à travers elle des personnes, dont beaucoup sont incontestablement sincères dans leur incroyable naïveté et leur amateurisme, ceci malgré leurs dérisoires bricolages incontrôlés et vides de tout discours, de toute musicalité. En outre, je n'ai ni l'envie ni le droit de jouer les redresseurs de torts ou les moralistes, ou de blesser quiconque.

Néanmoins, il paraît important que je prenne mes responsabilités ; ce qui veut dire pour moi, ici et maintenant, de ne pas passer sous silence ce qui fut tout à la fois une défaite de la pensée, mais aussi de la musique (pour évoquer à la fois Alain Finkielkraut et les inénarrables *Victoires de la musique*), de faire résonance sur ce qui fit tant de bruits, non seulement inutiles mais surtout nuisibles, quitte à déplaire à tous, à s'aliéner toute une population, toute une communauté. Dont acte.

L'ICMC a perdu aujourd'hui tout sens. L'enthousiasme des pionniers (non dépourvus souvent eux aussi de naïveté) a fait place au flot des suiveurs : amateurs professionnels de l'amateurisme, dans le jeu de la confusion des valeurs typiques des milieux artistiques aux marges de la technologie, mais aussi de l'époque ; profiteurs de tous poils et de tous calibres, qui trouvent dans ces territoires intermédiaires des situations idéales pour réaliser leurs rêves opportunistes ; ou pour les plus sincères et les plus honnêtes, pour marquer leur différence... sans se préoccuper de savoir si celle-ci fait sens.

Par un laxisme grandissant, et par le jeu de la cooptation de la médiocrité, s'est constitué un groupe fermé sur lui-même et ignorant de tout critère d'évaluation musicale et même scientifique. L'anarchisme méthodologique à la Feyerabend y est roi : tout est permis, même le n'importe quoi, car il n'y a pas de jugement, pas d'évaluation, pas de critique. La vraie vie musicale est ailleurs : partout, mais surtout pas dans cet air raréfié de petits technocrates marquant leur territoire, leur chasse réservée.

Ces gens-là ne se sont pas aperçus que l'informatique musicale aujourd'hui est partout (grâce aux efforts de recherche des pionniers et aux systèmes personnels à coûts abordables), que les vrais compositeurs s'en emparent et n'ont cure de participer à cette structure sans finalité ni projet qu'est devenue la Computer Music Association.

Car pourquoi payer des sommes importantes (voyage, séjour et surtout inscription) pour participer à un pseudo-événement savamment désorganisé : jusqu'à dix sessions parallèles (sans même de cohérence dans les thèmes et les lieux), une durée de vingt minutes maximum par présentation, ce qui interdit d'approfondir quoi que ce soit, des articles dans les actes de quatre pages maximum (sauf pour certains qui bénéficient de passe-droits), des conditions techniques médiocres aussi bien dans les conférences (absence de son correct dans les conférences, et même parfois absence totale) que dans les concerts (une sonorisation rock Yamaha — souvent trop forte et saturée — et par conséquent tout à fait inadaptée pour beaucoup de pièces), sans parler de conditions de répétitions moins

que minimales du fait de la nécessité du trop grand nombre d'œuvres ? Et surtout, dans les concerts comme dans les conférences, apparemment aucune sélection ; il est vrai que chaque sélectionné (*sic*) doit obligatoirement payer les droits d'inscription (ridiculement élevés) pour participer. Toute relation entre les deux faits étant évidemment fortuite !...

Ainsi, non seulement on sacrifie sans vergogne le qualitatif au quantitatif, mais en plus on anéantit toute possibilité de discours original, on annihile les capacités d'attention et de réception, on dissout la différence dans la multitude et le chaos indifférencié. Impossible, dans ce bombardement ininterrompu (trois concerts dans une même soirée !), de distinguer quoi que ce soit, de relever des qualités.

C'est là confondre la programmation de concerts avec les techniques d'abrutissement télévisuelles. Mais à la télévision, le feuilleton médiocre est là pour justifier, compenser symboliquement, mais aussi matériellement, la publicité qui est la seule chose qui compte vraiment (aujourd'hui d'ailleurs souvent de niveau technique et artistique supérieur) ; alors qu'ici, les pièces ne renvoient qu'à elles-mêmes, à leur vide et à l'impuissance créatrice de leurs « faiseurs ». Au mieux, elles pourraient renvoyer, sans maintenir l'illusion d'un discours artistique, à l'artefact technologique, comme justification périphérique de celui-ci. Mais il serait faux de croire que les œuvres fonctionnent comme démonstration de la technologie, du travail para-scientifique : il n'en est rien, même cette justification, autrefois valide même si non suffisante, a disparu ; seule compte la démagogie d'une auto-instaurance qui vaut comme auto-justification — excluant par conséquent tout processus d'évaluation — de l'œuvre par l'utilisation d'une technologie, qui n'est ni interrogée, ni même vraiment utilisée pour ce qu'elle pourrait apporter, provoquer comme questionnement, comme interrogations sur elle-même comme sur la création.

Cet état de choses provient en partie du fait que l'informatique musicale n'est toujours pas aujourd'hui constituée comme une discipline à part entière, ni insérée valablement dans les processus de formation, que ce soit du compositeur ou du scientifique. D'une part, il n'y a pas de filière satisfaisante de formation complète, d'autre part, celles qui existent présupposent une conception de leurs objets de connaissances comme constitutifs de hobbies dans la société des loisirs, de l'industrie culturelle ; l'art sert de prétexte, au mieux, pour justifier les investissements dans la recherche technologique, ceci au nom d'une idéologie démagogique de diffusion de masse des « pouvoirs » de la création, la machine se substituant aux éventuelles défaillances, à l'absence de dons du « joueur » ; car l'ordinateur musical, dans cette conception des choses, se révèle bien la

continuation du jeu vidéo bien plus que de l'instrument de musique et, surtout, de l'écriture musicale. Comme le disait sans faux-semblant une publicité de Casio : « Vous n'avez pas besoin de connaître la musique ». Précepte auquel on pourrait ajouter : « Vous n'avez pas besoin d'avoir d'idée musicale ». Pas de place dans cette société, dans cette vision du monde, pour le travail de la création et de la recherche musicales.

Les nombreuses pièces mettant en scène l'ordinateur comme improvisateur automatique, produisant des logorrhées de notes sans attribut de timbre ou d'interprétation, sans structure qui les relie, sans contrôle, sans écriture représentent une version prototypique et emblématique de cette situation. Dans ce monde où nos sens sont saturés d'informations non signifiantes, un artiste doit savoir gérer la rareté ; la seule économie qu'il doit avoir à connaître est celle-là : celle de la nécessité des objets qu'il crée ; il doit savoir manier le rasoir d'Occam et ne pas créer des êtres sans nécessité.

Pour ceux qui n'acceptent pas que la musique devienne jeu vidéo, dans un monde différent, il existerait une place pour un lieu d'échanges esthétiques, un moment de transfert de connaissances, où l'expérience des uns pourrait éventuellement servir aux autres, où la confrontation ne serait pas excommunication mais stimulation, où la critique serait un moteur du progrès de chacun, utile à tous dans la maîtrise des nouveaux outils de la création et de leurs pratiques.

Malheureusement, l'ICMC n'est pas ce lieu. Et dans la mesure où l'on considérera qu'il s'agit de la seule réunion internationale des professionnels du milieu, alors mieux vaut laisser à ceux-ci l'informatique musicale ; les autres, les amateurs que sont les compositeurs dans le monde réel, peuvent toujours garder l'utilisation de l'ordinateur à défaut d'avoir l'autorité légitimatrice du discours et de l'appartenance au clan de l'informatique musicale. L'informatique musicale, telle qu'elle s'auto-légitime illusoirement dans l'ICMC, est dans sa phase terminale. Elle a perdu toute nécessité par manque de vision, de projets. Elle a besoin d'un électro-choc, faute de quoi elle disparaîtra dans la société des loisirs. Adieu, l'informatique musicale !... Vive la musique, avec ou sans ordinateur.